

CHRONIQUE

Romans tunisiens 2006

Étrange ! Au moment où je terminais ma précédente chronique sur les romans tunisiens publiés en arabe pendant l'année 2005, paraissait la première liste des ouvrages parvenus aux assurances Comar pour l'attribution du prix littéraire de cette même année, dans le cadre de leur dixième session¹. Sur les quinze titres mentionnés, dix m'étaient inconnus et se révélaient introuvables dans les librairies de la place. Assiste-t-on à un nouveau phénomène ? Les romanciers publieraient à compte d'auteur uniquement dans le but de concourir au prix... Quant à la diffusion et au lecteur éventuel, cela ne compterait pas. Plus étrange encore : sont décernés trois prix (Comar d'or, prix spécial du jury, prix Découverte) dans les deux langues, soit six récompenses. Cela m'a toujours paru beaucoup pour une si maigre production. En 2005, il n'y avait, en français, que huit concurrents, pour vingt exactement en arabe. Alors, cela fait exactement 21,4 % des livres primés ! Cette proportion reflète-t-elle vraiment la qualité de ces romans ? Enfin, quelques titres décrits dans la présente chronique n'ont été disponibles que cette année bien qu'ils portent la date de l'an dernier. Et, si les références concernant quelques romans sont incomplètes, c'est qu'il m'a été impossible, avec mes moyens, de les trouver.

En arabe

Pour sa vingt-quatrième œuvre de fiction, **Abdelkader Belhaj Nasr** fournit lui-même la traduction française du titre : *Le jardin de la fille du roi*², mais il vaudrait mieux dire " Le jardin de la fille du bey ", puisque l'histoire se passe en Tunisie au milieu du XIX^e siècle. Abou l-Hasan est un commerçant en soie et en objets de luxe. Il fournit les palais du Bardo et de la Mohammaedia, ainsi que les mai-

¹ *La Presse*, 31 janvier 2006 et *Tunis Hebdo*, 10 avril 2006.

² IBN AL-HAJJ NASR `Abd al-Qâdir, *Jinân bint al-rayy*, Tunis, s. éd., s. d., 204 p.

sons du premier ministre et du ministre des finances. S'il doit donner beaucoup, il reçoit peu en retour. Sa gestion est honnête. Son épouse, Oum Saad, lui voue un amour réciproque. Elle est même prête à ce qu'il prenne une seconde épouse. Leur fille Fatima, jeune et jolie, tient à jour les registres. Leur gendre, Slimane, a suivi les cours de l'École militaire. Il a gravi tous les échelons et dirige la caravane qui va régulièrement percevoir l'impôt beylical. C'est une famille heureuse et sans histoire.

Jusqu'au jour où le bey Ahmed promulgue la libération des esclaves, en janvier 1846. Saisissant cette occasion, le commerçant lui demande de recouvrer ses dettes, ce qui lui est accordé. Mais Mahmoud Ben Ayed, le trésorier, ainsi que Moustafa Khaznadar, le premier ministre, ne l'entendent pas de cette oreille. S'ils ne voient aucun inconvénient à ce que l'État rembourse ce qu'il doit, ils ne l'acceptent pas pour leur propre cas. Ils font arrêter Abou l-Hasan sous prétexte qu'il refuse l'abolition de l'esclavage. Ses deux serviteurs sont soudoyés et menacés de sorte qu'ils témoignent contre lui. Fatima est accusée de faux et usage de faux. Mahmoud qui veut l'épouser, fait pression sur elle en l'amenant à la maison de correction, d'où il la fait venir chez lui certaines nuits. Quant à Slimane, on lui reproche de prendre la moitié des marchandises qui auraient dues être livrées au bey. Il quitte alors son service dans l'armée et s'enfuit déguisé en marchand ambulancier. Mais il est pris non loin de la maison où Mahmoud reçoit Fatima.

S'oppose alors le comportement des grands et celui des exploités. Le bey mène une belle vie, entouré de toutes sortes de plaisirs. Il tolère les abus sexuels de Mahmoud, dont il profite parfois, en raison des services financiers qu'il lui rend. Mais son épouse joue un autre jeu en convoquant d'un côté Fatima pour qu'elle lui raconte ce qui s'est passé, et d'un autre côté la propre épouse de Mahmoud. Les événements alors se précipitent. Slimane est tué, Fatima se jette de la terrasse de la prison des femmes, son père se pend en prison. Les caisses de l'État se vident en raison de la sécheresse. Prétextant une maladie, Mahmoud s'enfuit en France avec la moitié du trésor national laissant le bey à ses plaisirs. À partir du canevas historique, le romancier imagine les vides dans le domaine sentimental. Du coup, son histoire revêt un certain suspense qu'elle n'aurait peut-être pas assuré autrement.

C'est dans la collection "Les sources de la modernité", de Sud éditions, que paraît le roman de **Zouheir Ben Hamed**, *Taj al-Amoud*³. Il est précédé d'une préface de Khaled Ghribi (p. 9-20). On y apprend que le roman est bâti sur un certain nombre de binômes : raisonnable/absurde, passé/présent, imaginaire/réel, moi/autre, histoire/mythe, poésie/prose, roman/histoire, dialogue/monologue, science/littérature. Le titre est le nom propre d'un maçon spécialiste en mosaïques : on pourrait le traduire par "Le chapiteau". Les questions qu'il se pose sont incarnées dans une femme triple : Tarsis l'amante, Narsria l'épouse qui lui donne un garçon, Marie-Anne l'amie. Le texte constituerait une aube nouvelle dans l'écriture avec l'ordinateur. Les histoires, issues de nouvelles venant des réalités historiques, se suivent dans les environs de la ville de Sousse. L'unité vient ainsi du temps intérieur et du lieu. La fonction poétique amène à la conscience d'une identité culturelle, dans laquelle le récepteur joue son rôle.

Ainsi se déroule le texte. La langue rampe en se mordant la queue. Le Nouveau Roman essayait de fournir le matériau d'avant le livre, laissant au lecteur le soin de composer lui-même le roman qui lui convient. C'est fatigant. Qui aura la patience d'aller jusqu'au bout ? Il découvrira alors une liste de dix-neuf événements classés dans l'ordre chronologique de 7000 ans av. J.-C. à 670 ap. J.-C., puis une liste de vingt-deux lieux, ensuite une liste de neuf dieux, suivie d'une liste de vingt et un noms, enfin celle de six organisations.

Dans *Le petit fouineur*⁴ de **Moez Bey**, le narrateur est le personnage principal. Il se présente lui-même comme tel, affirmant que son existence consiste à révéler les secrets des autres, à posséder leur avenir. Il se fait appeler A. et ses protagonistes n'obtiennent aussi qu'une initiale : N, S, M, B. (mais pourquoi alors apparaît Rima à la page 72 ?). Pourtant, le texte de cette autobiographie ne correspond pas à la déclaration préalable. Sa mère lui a appris à séduire les femmes. Mais c'est une dame d'âge mûr qui le prend dans ses filets pour l'initier au plaisir, et qui le laisse tomber ensuite pour son propre père. La deuxième femme de sa vie est également la meneuse de jeu.

³ IBN HAMAD Zuhayr, *Tāj al-'amūd*, Tunis, Dār al-janūb, 2006, 151 p.

⁴ AL-BĀY Mu'izz, *al-Nammām*, Sfax, Dunyā, 2005, 117 p.

Après l'avoir quitté suite à un avortement décidé à deux, elle revient vers lui le temps d'être à nouveau enceinte et disparaît. D'après lui, l'idéalisme est une imbécillité, mais il pleure au récit de la maquerelle avec laquelle il a établi une relation suivie. Le roman manque de cohérence entre le jugement du personnage sur lui-même et ce qu'il a accompli.

De **Messaouda Boubaker**, on avait apprécié son roman, paru en 1999, autour du problème de la transsexualité. *Perle et ambre*⁵ est sa huitième œuvre littéraire. Elle y aborde aussi un sujet délicat, celui de la population noire tunisienne. Sur ce thème, on trouve quelques allusions dans les romans tunisiens⁶. D'autres lui accordent un peu plus d'importance⁷, ne fût-ce que sur le plan historique⁸. Mais ce n'était pas la partie constituante des personnages. Le présent roman se présente sous forme double. D'abord les passages d'un film, *Le marbre de la mémoire*, dont les personnages principaux sont Houria et Adam. Ils sont imprimés en italiques. Le reste est l'histoire de Thouraya qui joue le rôle de Houria dans le film. Le roman consiste en la projection de la seconde sur la première.

Thouraya, inscrite aux cours de l'institut des arts dramatiques, est danseuse dans une troupe moderne aux racines africaines. Elle n'est pas insensible aux charmes de Kamal, qui voulait être journaliste, mais qui joue du tamtam dans la même troupe. C'est un intellectuel perdu dans la grande ville. Il possède une bibliothèque privée, consacrée surtout au théâtre. Leur amour serait sans histoire si n'interférait

pas l'héroïne du film dans la recherche de Thouraya qui se met à écrire. À côté de Thouraya, prennent place deux adjuvants sympathiques. D'abord Molka, princesse beylicale déchu qui tient un restaurant. Elle a connu, de l'autre partie du palais, ce que le film mettra en valeur. Puis, Hamadi, joueur de luth, fils du musicien officiel du bey. Il joue son propre rôle dans le film. Ils vont s'aimer.

Le scénario du film ressemble aux *Silences du palais* de Moufida Tlatli, quoique l'histoire se passe dans la période intermédiaire entre la fin du Protectorat français et la naissance de la jeune République tunisienne. Chama, la grand-mère, de la lignée des magiciennes de Tombouctou ou bien dont l'ancêtre venait des sources du Nil, était servante au palais du bey. Houria, décoratrice, s'est mise à danser le stambali avec sa grand mère. Elle aime Adam, sculpteur et professeur à l'école des beaux-arts, qui a appris le métier en regardant sa grand-mère, potière de Séjenane. Il voudrait représenter le corps de son amie, mais ses traits lui échappent. Ensemble, ils ont de longues évocations des relations entre le rêve et l'imaginaire dans la création artistique et littéraire.

Ce roman est aussi le récit de trois espaces : la vieille ville qui semble avoir gardé sa virginité, où l'on peut écouter le murmure de la pierre et que l'on doit pouvoir sauver, la ville nouvelle et l'espace à construire sur le modèle ancien. L'espace est le dernier refuge du moi, le moyen d'exprimer la nostalgie du temps qui n'est plus.

Abdelwouhad Brahem publie à Cologne son quatrième roman : *L'expatriement d'Ahmad Hajari*⁹. Le livre est construit à partir de données historiques concernant le personnage désigné sous le patronyme de Bejarano et connu sous le nom de Ahmad Hajari, cryptomusulman né en 1570 à Grenade et qui fuit l'Espagne pour se rendre sur la côte marocaine en 1597. De là, il va à Marrakech, où il exerce les fonctions d'interprète à la cour, grâce à sa connaissance des langues romanes. Les Morisques expulsés d'Espagne sont victimes de marins indéliques qui les dépouillent avant de les débarquer. Hajari est donc chargé par le souverain marocain d'une ambassade auprès des autorités françaises et hollandaises pour régler ce problème, en 1611-1612. Rentrant du pèlerinage à La Mecque, il séjourne en

⁵ BÛBAKR Mas'ûda, *Jumân wa `anbar*, Tunis, Sahar, s. d. [2005], 207 p.

⁶ 'AKÂCHA Sâlih, *Hasnâ' fi l-ma`raka*, Bizerte, s. éd., 1981, p. 33 ; IBN SÂLIH Muhammad al-Hâdî, *al-Haraka wa intikâs al-chams*, Tunis, Safâ', 1981, p. 44 et *Safar al-nuqla wa l-tasawwur*, Tunis, al-Dâr al-tûnusiyya li-l-nachr, 1988, p.175 ; IBN SÂLIM `Amor, *Abû Jahl al-Dahhâs*, Tunis, al-Dâr al-tûnusiyya li-l-nachr, 1984, p. 65 ; AL-'AYÂDÎ Abû Bakr, *Dahâlîz al-zaman al-mumtadd*, Tunis, al-Riyâh al-arba', 1986, p. 28-32.

⁷ AL-KÛNÎ Radwân, *al-Nafaq*, Tunis, Qisas, 1983, p. 77-100 ; DABB `Alî, *Qamar al-ghudrân*, s. v., s. éd., s. d. [1999 ?], p. 5, 26-27, 36, 37, 69, 114, 128, 162, 166.

⁸ IBN AL-HÂJJ NASR `Abd al-Qâdir, *Jinân bint al-ray*, Tunis, s. éd., 2006, p. 16, 46, 52-55, 58-59, 97, 120-122.

⁹ BRÂHIM `Abd al-Wâhid, *Taghrîbat Ahmad al-Hajari*, Köln, al-Jamal, 2006, 315 p.

Égypte où il termine en 1637 une relation de voyage, à but polémique : "Défense et illustration de la Religion contre les infidèles"¹⁰. C'est la controverse qui est au centre des préoccupations de l'auteur. Il bâtit un système, traditionnel, qui se propose de réfuter les thèses de l'autre (chrétien dans ce cas) pour mieux l'exclure. Sur le chemin du retour, il s'arrête à Tunis. Les bases historiques de cette biographie et de cette œuvre sont citées à la fin du roman, avec des commentaires parfois surprenants (La Genèse serait le premier des évangiles).

Le roman lui-même est divisé en quatre parties consacrées chacune à un espace : al-Andalus, Marrakech, l'Europe, Tunis. Est bien décrite la vie double de la population restée musulmane dans une Espagne dominée par des dirigeants chrétiens. La description des lieux fréquentés par le personnage principal est agréable à lire. Les polémiques religieuses et l'apologétique défensive entre Musulmans et Chrétiens correspond à l'atmosphère de ce temps-là.

Étant donné le sujet et l'époque, le livre n'est pas dénué d'intérêt. Concernant le lieu d'origine du personnage, malgré l'abondante bibliographie consultée (pas moins de 27 références reproduites), l'auteur n'a pas pris connaissance de l'article décisif de Luis F. Bernabé Pons¹¹ : s'appuyant sur une étude philologique et géographique rigoureuse, il fait grâce du lieu de naissance donné par Hajari lui-même et montre qu'il est né à Grenade. Du coup, les premières pages du roman deviennent caduques. Le bât blesse plutôt du côté littéraire. Le récit linéaire est écrit à la première personne du singulier : c'est le personnage principal qui se raconte. Mais le ton des analyses politiques est celui d'un homme du XXI^e siècle. La rencontre des principaux personnages célèbres de l'époque est parfois artificielle. Des expressions sont anachroniques, comme "les centres de la culture", par exemple, et une partie du vocabulaire est moderne. Le roman historique est un genre littéraire exigeant. Enfin, la qualité du papier ne peut faire oublier les trop nombreuses fautes d'impression.

Ses deux premiers livres littéraires étaient des recueils de nouvelles. **Salem Damdoun** se lance dans le roman avec *Les suspects*¹².

¹⁰ *Nâsir al-dîn `alâ al-qawm al-kâfirîn*.

¹¹ *Sharq al-Andalus*, 1996, n° 13, p. 123-128.

¹² DAMDÛM Sâlim, *al-Muttahamûn*, Sfax, `Alâ' al-Dîn, 2006, 160 p.

Trois intrigues y sont décelables. D'abord le narrateur anonyme évoque des souvenirs. C'est un journaliste célèbre. Il est passager sur un bateau de croisière. On ne sait ni d'où il vient ni où il s'arrête ni où il va. Ayant reçu des documents compromettants, il est arrêté (par qui ?) et soupçonné d'appartenir à un réseau terroriste.

La deuxième intrigue concerne Lima, Eurasienne de mère allemande et de père asiatique, ambassadeur de son pays (lequel ?). Le narrateur l'avait rencontrée une première fois quinze ans avant le récit. La seconde fois, c'est dans le pays où se passe le récit (Liban ?). Elle est aussi journaliste. Ils se fréquentent et parlent même de mariage. Elle part en voyage et disparaît ainsi du récit.

La troisième intrigue concerne Rima et Abdou. Duo insaisissable. Ils seraient Palestiniens. Elle est la fille d'un second mariage, sauvée par miracle d'un massacre : son père meurt sous la torture (de qui ?) et sa mère est tuée par des extrémistes (lesquels ?) Elle part (au Liban ?) où elle effectue des études supérieures de beaux-arts. Par miracle, elle retrouve la première épouse de son père, mais son demi-frère a été emmené par les oncles à Jaffa. Elle se marie et donne naissance à un garçon. Un soir, en revenant chez elle après un voyage à l'étranger, elle trouve sa maison en ruines. Son mari meurt dans un attentat kamikaze à Haïfa et son fils est tué par une balle perdue. Elle milite alors au sein d'une organisation clandestine et liquide un mafieux, pivot de trafics en tous genres. Elle réussit à remettre au narrateur du journal personnel et une cassette vidéo. Elle lui demande d'écrire son histoire pour la justifier du meurtre commis. Quant à son partenaire, Abdou, homme cultivé, rêveur, il aurait fui son pays (lequel ?) en traversant un désert (lequel ?). Il veut quitter la marine et se marier avec Rima. Il s'évanouit comme par enchantement.

L'idée du bateau est bonne. Elle aurait pu être beaucoup mieux exploitée. L'auteur a-t-il reculé en pensant à l'œuvre romanesque de Hanna Mina ? Le contexte général est trop vague. Le manque de précision dans l'observation est patent. La négligence à nommer les lieux nuit à l'ensemble.

Après trois recueils de nouvelles et six petits romans (aucun n'atteint la centaine de pages), **Hafidha Gasmi** poursuit dans la même

direction avec *Le rocher de l'inscription*¹³, puisque ce nouvel opuscule ne contient que 63 pages d'écriture, sans compter que de nombreuses lignes ne comportent qu'un seul mot. L'auteur le définit comme un "ro-nouvelle" (*riwâqissa*), puisqu'il contient neuf textes différents. Le livre tire son titre du premier, comprenant 35 pages. Le récit est mis dans la bouche d'une adolescente handicapée de quatorze ans, vivant dans une fratrie de onze enfants, dont le père bûcheron disparaît une nuit, alors qu'il était à la recherche d'un trésor sous un rocher, et dont la mère est aveugle. L'arrivée de chercheurs qui vont creuser autour du rocher les guérit. Mièvre et larmoyant.

C'est un livre bien curieux que le lecteur aborde avec " Le gémissement du temps échappé "¹⁴ de **Mohamed Hizi**, septième roman de cet auteur, puisqu'il ne comporte ni ville de parution, ni maison d'édition, ni même de pagination ! Le livre est divisé en huit chapitres, non numérotés, mais portant un titre et une introduction. Lui, c'est Chaddad, 70 ans, ancien combattant contre le colonialisme. Elle, c'est Akri. Deux noms anciens pour des personnages vivant après le 11 Septembre et la prison d'Abou Ghraïb. Il est désespéré, creusant en vain un puits pour lutter contre la sécheresse, son frère s'étant fait prendre sa terre par ruse. Son épouse l'invite à la piété, sur ses vieux jours, avant que ne passe sa vie sans raison ni sens. Ils ont une fille handicapée.

Comment l'échec du personnage principal va-t-il se transformer en réussite ? Dans une première étape, Chaddad essaie de retrouver ses droits sur la terre en exerçant pression et chantage auprès de ceux qui pourraient la lui restituer, Zeineb son ex-belle sœur et Abdeljabbar qui fut un temps son mari. Mais il est obsédé par la première. Il en rêve souvent dans des situations érotiques. Est-ce son argent ou son corps qu'il désire ? Chacune de ses démarches se termine par un échec. On revient donc au point de départ.

Passant sur des aventures un peu rocambolesques, on arrive au tournant du récit. Zeineb et son amie Aziza, en véritables entremetteuses pour ne pas dire maquerelles, entraînent Chaddad à gagner de l'argent grâce à son membre viril impressionnant et à son endurance

à le manier. D'où une escalade allant de rencontres galantes agréables à de véritables partouzes entre partenaires du même sexe. Du coup, Chaddad devient riche. Il peut réaliser ses projets agricoles : creusement d'un puits profond, irrigation, plantation d'arbres fruitiers, etc. Il retrouve la fierté qui lui faisait défaut devant son fils.

La tension monte jusqu'au jour où on lui propose un contrat famineux pour les États-Unis. Alors Chaddad hésite, il se sent pris de vertige. Va-t-il céder à la pression des deux femmes qui ont mené sa vie durant cette dernière période ? Alors que tout est prêt pour son départ, il se rend à Damas, dans un ultime pèlerinage aux sources de son militantisme nationaliste arabe. Que décidera-t-il en définitive ?

Cette question reste sans réponse. Sans commenter les péripéties plus ou moins scabreuses de la seconde partie du roman, on retiendra les réflexions sur l'injustice de ce bas monde et sur les répercussions de l'urbanisation sur le comportement des victimes de l'exode rural.

Nouveau venu sur la scène littéraire, **Mourad Jedidi**, qui fait profession d'avocat, publie en même temps un recueil de nouvelles et un roman de "littérature politique ou de politique littéraire", selon la préface de *Le délégué du sud*¹⁵. Il y dit aussi écrire à la suite des défaites successives de la cause palestinienne, entre 1967 et 1983, dont il croit trouver un écho dans le roman de Tayyeb Salah, paru en 1969, *Saison de la migration vers le nord*. Toujours selon l'auteur, le personnage de Othmane dans son roman représenterait la nation arabe.

Le monde est symbolisé par une île que se partagent sept tribus représentant les puissances en jeu : le monde arabe y est nommé "Le marécage". Un cadavre mutilé est découvert. L'enquête est menée par Ibn Battouta (voyageur marocain du XIV^e siècle). Le narrateur essaie d'y voir clair en rassemblant ses souvenirs. Mais la métonymie n'est pas exploitée de manière cohérente, avec la dénomination réelle de certains lieux et personnages, ce qui rend cahotante la lecture du roman. L'auteur n'a pas su choisir entre la parabole et l'analyse. Le lecteur est tenté de reprendre le dernier mot de ce roman : "Au secours !"

¹³ AL-QÂSMÎ Hafîdha, *Sakhrat al-raqîm*, Tunis, Sahar, 2006, 83 p.

¹⁴ HÎZÎ Muhammad, *Sahîl al-fawât*, s. v., s. éd., 2005, s. p. [163 p.]

¹⁵ AL-JADÎDÎ Murâd, *Mûfad al-janûb*, Sousse, s. éd., 2005, 257 p.

La fin d'un monde, c'est le thème du roman *Étendre le linge*¹⁶ de **Karim Kendi Joumni**. Pas de nom de lieu, pas de nom de personnes. Tous les personnages sont identifiés par leurs relations familiales avec quelques ancêtres : l'imam, le cadî, l'homme qui ne boit pas d'eau, le conteur, etc. Les faits se passent dans le grand Sud de la Tunisie, là où les Berbères ont creusé des habitations troglodytiques. La durée du roman représente une cinquantaine d'années, commençant pendant le Protectorat et se terminant avec l'apparition des filles voilées. L'évolution qui y est présentée n'a rien de positif. Elle est éclairée par les propos d'un psychanalyste, ami de l'un des protagonistes. Il essaie de nous aider à comprendre la déliquescence de la tribu originaire. La première génération est sûre d'elle-même. Elle mène le village d'une main de maître. Les traditions sont imposées pour maintenir la cohésion du tissu social : on respecte celui que l'on n'aime pas. Très lentement, des alliances matrimoniales avec des étrangers à la tribu préparent des brèches dans l'édifice. Le premier poste de radio, la venue régulière de l'autobus sont des signes avant-coureurs des changements. Le village maraboutique ne peut plus résister aux assauts de la modernité. La deuxième génération s'efforce de maintenir son rôle religieux, mais le tourisme envahissant procure des emplois plus lucratifs et moins pénibles. Sans allusions directes au mouvement islamiste, se pose la question de la religiosité, comme je pense pouvoir traduire le terme *tadayyun* tel qu'il est employé dans le roman. Avec la génération suivante, c'est l'invasion des étrangers et le désœuvrement des enfants des nouveaux riches. Les maisons bâties remplacent les grottes. L'exode rural pour les fonctionnaires, puis l'émigration pour les aventuriers ne font qu'apporter de nouveaux problèmes. L'Europe est aussi bien le paradis que l'enfer. Le retour des exilés n'est pas toujours triomphal. Jusqu'à quand va-t-on boire du vin en privé et prier en public ? Peut-on conserver des habitudes ancestrales dans un environnement qui a perdu son harmonie ?

*Kassaf*¹⁷, le titre du premier roman de **Mohsen Krifi**, lui vient du nom de son personnage principal dont le livre devrait nous raconter

¹⁶ AL-JUMNÎ Karîm Kindî, *Nachr al-ghasîl*, Tunis, Dâr al-Ûdîsa, 2006, 92 p.

¹⁷ AL-KRIFÎ Muhsin, *Kassâf*, Tunis, al-Maghâribiyya li-l-tibâ`a wa l-nachr, 2005, 128 p.

la vie. Il est précédé d'une citation poétique en exergue, d'une dédicace et d'une introduction de l'auteur qu'il intitule : " Entre la crucifixion des prophètes et l'enflure des pieds...". Mais, dans ces quatre pages liminaires, l'accumulation des oxymores et le rapprochement constant des contraires aboutit à ne plus rien vouloir dire, sauf peut-être un jeu gratuit des mots. On y apprend cependant que le narrateur aurait rencontré Kassaf au cours d'un pèlerinage aux frontières du Yémen.

Les événements se produisent au village "La Source". Dans le marabout, il se passe des choses étranges quand Selma, courtisée par tous les hommes du village, danse, mettant ses hôtes en transe. C'est ce que surprend Oum Zine, venue réclamer au cheikh son droit. Rahhal, son mari, a été assassiné par Jafnaoui qui nie le forfait. Qui va sortir ces pauvres paysans de la misère ? Le chantier de chômage ? Cela servirait-il d'aller recourir aux autorités en ville ? Même le mariage de Selma ne procure qu'une joie provisoire.

Malgré le titre, Kassaf occupe une toute petite part du roman. À l'université, au milieu des étudiants engagés politiquement, il rencontre Afaf avec laquelle il formule des projets d'avenir. Les parents de cette dernière vont rendre visite à sa mère, Oum Zine, au village et reviennent atterrés par la misère et la saleté qu'ils ont rencontrées. Ils demandent à leur fille de renoncer à ce mariage. Le village attend avec impatience le retour de Kassaf diplômé. Chacun a un projet à lui soumettre, même si les édiles voient son arrivée d'un mauvais œil. Mais Kassaf déchire son diplôme...

Entre roman, nouvelle et poésie, **Hafedh Mahfoudh** a déjà publié une douzaine de livres. Son nouveau roman s'appelle *Houria*¹⁸. Il se présente sous forme de brefs chapitres introduits par des sous-titres composés d'un début de phrase. Un encart comprend les extraits d'une conférence sur Aragon et Majnoun Leila. L'auteur-narrateur crée des personnages qui peuvent se superposer.

Deux intrigues se partagent les faits. D'abord l'histoire de Saïd, le narrateur, professeur d'arabe au lycée. L'enfance pleine de rêves au milieu des frères et sœurs, dans une pauvreté acceptée, au village Ouled Issa du Sahel tunisien. Son père, très sévère, fut bien content de l'envoyer tenir compagnie à Houria, sa tante maternelle, dont le

¹⁸ MAHFÛZ Hâfiz, *Hûriya*, Tunis, Atlasiya, 2005, 154 p.

mari était à l'étranger. Celle-ci, à son tour, était trop heureuse d'avoir sous la main un adolescent avec lequel elle pouvait assouvir ses désirs charnels. Devant rejoindre la capitale pour ses études supérieures, Saïd renonce à rencontrer Houria une dernière fois. Cette dernière meurt dans des circonstances étranges.

Ensuite l'imbrication de cette histoire avec celle de Elias. Ce dernier, professeur d'arabe de Saïd à l'université, a vécu une relation amoureuse intense avec Sana. Atteint d'une maladie incurable, il renonce à poursuivre. Sentant sa mort prochaine, il demande à Saïd de continuer cet amour avec Sana. Cette nouvelle donne transforme Saïd et le sort de son enfermement psychologique et social. Il se pose maintes questions sur le sens du mouvement et de l'immobilisme dans son existence. Accepter la proposition de son ami, c'est avouer son impuissance à vivre comme les autres. Saïd rencontre bien Sana qui ressemble à Houria. Comme Sana est journaliste, Saïd lui propose des textes littéraires à publier.

Elias réside rue du Sérail à La Marsa. Dans ce palais, a vécu Lahbib Bey, seizième monarque husseinite. Il était tombé amoureux fou de Chedlia, une jeune fille de l'âge de sa petite-fille. Pour elle, il a délaissé son épouse légitime. Le narrateur avait entendu parler de cette histoire par son professeur d'éducation religieuse au lycée de Sousse. Par le plus grand des hasards, il s'est procuré le manuscrit d'une chronique beylicale donnant le récit de cette liaison. À partir de la seconde moitié du roman, le récit est interrompu, avec d'autres caractères d'imprimerie, par six extraits de cette chronique scandaleuse.

Les deux précédents romans de **Amal Mokhtar** avaient été salués par la critique pour leur qualité littéraire et censurés un temps pour leur audace¹⁹. Qu'en est-il de "Maestro"²⁰ ? Le roman est construit à partir d'un trinôme, les chapitres se succédant selon un rythme ternaire correspondant à trois personnages, dans leur ordre d'apparition : Afif (ch. 1,4,7,10,13,16,19), Tahar (ch. 2,5,8,11,14,17,20) et Alfredo

¹⁹ *Nakhab al-hayât*, Beyrouth, Dâr al-Âdâb, 1993, 112 p. (voir *Le roman tunisien de langue arabe*, Tunis, Cérès, 2002, p. 105-106) et *al-Kursi l-hazzâz*, Tunis, Cérès, 2003, 130 p. (voir *Ibla*, n° 194, 2004, p. 204-206).

²⁰ MUKHTAR Âmâl, *Mâystrû*, Tunis, Sahar, 2006, 151 p.

(ch. 3,6,9,12,15,18). Les deux derniers chapitres font abstraction de Tahar.

Au centre, c'est Tahar, ancien professeur de droit musulman à la faculté Zitouna et actuellement décédé : il s'exprime à partir de sa tombe, puisqu'il est décédé alors que son fils n'avait que douze ans. Il a épousé Fatima dont il a eu un garçon, Afif. Il procède à son examen de conscience. Son péché mignon est le sexe. Pour assouvir ses penchants, il utilise une ruse juridique, lui permettant d'épouser successivement une seconde épouse qu'il installe dans une demeure loin de sa maison dans la vieille ville de Tunis. Il est affublé d'un grand nez, le rendant assez laid, mais l'ensemble de son corps respire l'harmonie. Dans sa tombe, il souhaite revoir son épouse bien aimée qu'il a tant de fois trahie. Le diable l'aide dans cette entreprise, mais il se joue de lui en amenant, dans la tombe de Fatma, toutes les femmes qu'il a connues. Pour sa dernière punition, il laisse errer l'âme de Tahar sans la remettre dans sa tombe. D'où l'absence d'un dernier chapitre qui lui serait consacré.

Afif, son fils, ne souhaite pas poursuivre ses études. Il déteste se lier. Après avoir travaillé comme docker, il est embauché sur le navire "L'île flottante" qui assure le service entre La Goulette et Gênes, et dont le capitaine était un camarade de classe de son père. Il a le même visage ingrat et le même péché mignon que son père. Un jour, sur le bateau, il rencontre une Italienne avec laquelle, sans parler, il passe une nuit torride dans un hôtel de Gênes. Il continue alors son existence d'adjoint au capitaine du bateau, jusqu'au jour où il décide d'arrêter cette vie de bohème. Il revient à Tunis dans la maison paternelle. Mais il est encore habité par la présence de sa mère, vivant avec ses vêtements et objets une relation fétichiste qui l'amènera au suicide.

Alfredo est le fils de Valeria. À sa majorité, sa mère l'emmène à Tunis et lui révèle que son père est un marin rencontré une seule fois. Le seul indice pour le retrouver est une chaîne en argent qu'elle lui a dérobé au petit matin de la fameuse nuit. Il a le même visage ingrat, le grand nez et le même penchant pour les femmes que son grand-père. Sur le bateau, il rencontre Afif, son père, mais se refuse à le reconnaître. Il finit par s'installer à Tunis dans l'import-export. Quand Valeria décide enfin de se remarier avec un simple marin de son entreprise, elle veut liquider le passé, retrouve l'adresse de Afif et s'y

rend avec Alfredo. Mais, au son de la neuvième symphonie de Beethoven, morceau préféré de Afif depuis son adolescence, il ne trouve que des traces de sang au milieu des effets de Fatma.

L'auteur de ce livre, au demeurant fort sympathique, n'a pas pu résister à la mode actuelle, dans le roman tunisien en arabe, qui consiste, pour l'auteur, à intervenir personnellement dans le récit. Ainsi, Afif tente de se révolter contre l'auteur, et non pas seulement le narrateur, de son récit, explicitement nommé (p.70-71), et celle-ci le menace de lui ôter la vie. Elle rejoint ainsi une pléiade de romanciers tunisiens qui se placent directement dans leur œuvre de fiction. J'en ai dénombré pas moins de seize en l'espace de trois ans et j'ai essayé de trouver des raisons à ce phénomène²¹.

"Les psalmodies du vieux papyrus"²², tel est le titre du premier roman de **Amal Nekhili**. À la différence des autres romans publiés dans la collection "Sources de la modernité", celui-ci ne comporte pas de préface. Il est divisé en quinze chapitres de longueur inégale, chacun portant un titre composé d'un prénom suivi d'une annexion. Chaque fois, le personnage parle à la première personne. On a ainsi les échos successifs du même événement. Un chapitre médian fait exception. L'histoire se passe près du port de Mahdia. La mer est omniprésente, suscitant des envolées lyriques de la plupart des protagonistes. Le fait central est une tempête qui anéantit les petites barques des pêcheurs pauvres, épargnant les chalutiers plus importants des riches. Cette tempête est le catalyseur des réactions des protagonistes. Sera-t-elle un nouveau signe de la malédiction ?

Le Requin est le grand capitaliste de l'endroit. Il a ses sbires qui espionnent la population. Il transforme le droit en don, c'est son principe d'exploitation des autres. Il les humilie sous des prétextes futiles. Son épouse est renversée par une voiture et mène une existence végétative. Avec l'argent de l'indemnisation, il se remarie et formule le projet d'inaugurer un chantier naval.

Achour est capitaine de chalutier, honnête et estimé. Son fils a disparu dans la tempête. Il propose que les pêcheurs manifestent leur

solidarité en prenant en charge les familles démunies, pour se parer avant de rencontrer Dieu. Il faut reconstruire les barques détruites.

Alberto, renvoyé de l'université, travaille comme veilleur de nuit dans un musée où un vol se produit. Il est muté aux besognes des fouilles. Puis on lui confie le marquage des objets. Il commence alors à voler. Surprenant la conversation d'un archéologue avec son disciple, il vend tout et part à la recherche d'un coffret qui serait tombé en mer près de Mahdia. Pour cela, il embauche Johnny, un plongeur photographe. Celui-ci ramène le coffret le soir de la tempête. Pour en avoir l'exclusivité, Alberto le tue et jette son corps à l'eau. Mais il ne peut ramener le coffret. Il s'enfuit alors à Malte où il espère retrouver le reste du bateau punique coulé.

Dhif est le subordonné fidèle. Factotum du Requin, il prend conscience de sa valeur. Il se met à garder des renseignements pour lui. Il réussit à prendre le coffret d'antiquités, mais n'y trouve rien d'intéressant, sinon quelques objets hétéroclites et un papyrus dans une langue incompréhensible, qu'il jette sur la plage.

Adam, meilleur élève de sa classe, revient après un long périple aux quatre coins du monde. Il vit alors, mal, chez son beau-frère. Il veut tenir tête au Requin. Mais tout le monde a peur des menaces proférées contre les semeurs de trouble.

Thouraya, condisciple d'Adam à l'école, rareté à l'époque, devait se marier peu de temps après le naufrage collectif. Elle est disponible pour les éventuels candidats. Elle conviendrait bien à Adam. Mais elle choisit un autre homme, Khalaf, fils du cheikh. Passant sur la plage la nuit de la tempête, elle récupère le papyrus.

Imam est le fils du Requin et de sa première épouse. Diplômé d'histoire à l'étranger, il refuse de travailler avec son père contre lequel il s'est toujours révolté. Il veut venger les victimes de son père. Avec Khalaf, il organise une grève des pêcheurs. Ceux-ci obtiennent une réponse positive à quelques unes de leurs revendications. Mais cela s'arrête là. C'est à lui que revient de déchiffrer le papyrus.

Hélène, jeune carthaginoise, vit les derniers moments de sa ville, au II^e siècle avant J.-C. Son père, riche commerçant, décide de se réfugier à Rome où réside la famille de son épouse. Leur fille, pour vaincre l'ennui, écrit ses impressions. Elle se sent libre quand elle écrit. Le lecteur participe alors à la vie quotidienne et aux festivités religieuses de la grande métropole. Mais les invocations aux dieux

²¹ Voir "L'intervention de l'auteur dans son roman", *Expressions Maghrébines*, V/1 [été 2006], p.17-25.

²² AL-NAKHILĪ Āmāl, *Tarānīm al-bardī l-qadīm*, Tunis, Dār al-Janūb, 2005, 191 p.

servent-elles à quelque chose ? Le siège de la ville ne laissant aucun espoir, il s'agit de négocier la fuite de la famille, déguisée en habits masculins romains. Le manuscrit se termine au sixième jour de navigation.

Kamal Riahi a publié deux recueils de nouvelles avant de se lancer dans le roman, avec *Le bistouri*²³. Dans sa préface, Slaheddine Boujah nous avertit : qui peut croire ce galimatias ?, reprenant ainsi une phrase du roman lui-même (p. 74 et 112) et montrant que l'auteur ne se prend pas au sérieux. Avec de nombreux procédés techniques, y compris la représentation de tableaux célèbres de la peinture occidentale ou l'animation de la statue d'Ibn Khaldoun de l'avenue Habib Bourguiba, il voudrait évoquer un désordre calculé, celui de la vie, choc et déception, à travers des personnages contradictoires. Le point de départ de son livre est un fait divers réel qui s'est produit voici quelques années à Tunis : un individu donnait des coups de bistouri dans le derrière (appelé Khadija dans les milieux populaires) des grosses Tunisiennes.

Dans le roman lui-même, ce sujet n'intervient directement qu'à partir de la page 123, soit après 70 % du texte. Mais ce n'est qu'une apparence, parce que pour comprendre les protagonistes, ce qui en est écrit au début prend son importance au fur et à mesure du déroulement du roman. Ce n'est pas toujours évident, mais cela peut se défendre.

Sur ce thème, l'auteur laisse aller son imagination. Les superstitions populaires et les mythes traditionnels en forment le substrat, ainsi que le matériau puisé dans les quotidiens du monde arabe. Et ce choix se justifie si l'on admet que l'ensemble des personnages représente les marginaux de la société tunisoise. Enfin, ce qui complique la lecture, c'est le mélange des énonciateurs à la première personne. Il faut toujours attendre plusieurs paragraphes pour savoir qui parle. Et comme ces actants s'accusent les uns les autres des mêmes turpitudes, il est vain de chercher une cohérence globale, sinon celle du plaisir d'écrire pour l'auteur et de lire pour le consommateur. En tous cas, tous ne pensent qu'à "ça" !

Est-il nécessaire de présenter quelques uns de ces protagonistes ? Souad, la prostituée sympathique qui cherche, chaque soir, où loger

²³ AL-RİYĀHĪ Kamāl, *al-Michrat*, Tunis, Dār al-Janūb, 177 p.

et accepte même le gîte d'un homosexuel. Negro, gardien dans une usine de spaghetti et qui commence son autobiographie. Le Barbu, journaliste, étrange intellectuel, qui déchiffre des livres jaunis. La Constante, conteur infatigable, capable de broder à partir de n'importe quel fait divers, surtout ceux qui concernent les étudiantes du foyer universitaire. L'œil au beurre noir, veuve joyeuse particulièrement accueillante.

Dans tout cela, qui est le coupable ? Chacun est prêt à accuser son voisin à partir de motifs vrais ou supposés. Et si c'était une femme ? Enfin, l'auteur ne résiste pas non plus à la mode d'intervenir directement dans son roman, lorsqu'un des personnages souhaite laisser ce narrateur fou (p. 70) ou lorsque, un peu plus tard, un autre se demande quand il pourra s'approprier l'histoire ici racontée (p. 81).

En français

Dans "Autofiction", le sous-titre du quatrième roman de **Ali Abassi**, *Erratiques*²⁴, c'est la seconde partie du mot qu'il faut surtout retenir. Ce récit, soi-disant autobiographique rassemble des contes magnifiques qui sont tenus par un récit décousu de vie. On commence par la famille : déboires de la mère devant un père successivement polygame, le frère aîné, les deux sœurs. Le quartier d'origine est celui de Bab Benat qui jouxte la vieille ville de Tunis. Le narrateur est un vagabond dans l'âme. Après son baccalauréat, il travaille six mois comme fonctionnaire, puis émigre à Paris. Rentré dans son pays, il fugue vers Kairouan en 1998. Là, il aurait eu un enfant. Il se rend ensuite à Gafsa. Plus que les péripéties de cette vie, ce sont les personnages rencontrés qui forment la trame du roman. Et chacun d'entre eux a de bonnes histoires à nous raconter.

Le titre *Le paradis des femmes*²⁵ de **Ali Bécheur** vient de deux significations différentes : la première est le nom d'un magasin d'habillement féminin, la seconde est l'univers auquel accède le personnage au cours du livre. Cela se passe à Sousse, bien que la ville elle-même ne soit jamais nommée. Le roman commence et se termine par une

²⁴ Tunis, Sahar, 2006, 207 p.

²⁵ Tunis, Elyzad, 2006, 299 p.

réflexion sur l'écriture romanesque dans la langue de l'ex-colonisateur. Peut-on mesurer l'écart entre le réel et le fictif ? Écrire, n'est-ce pas seulement dire ce qu'est l'écrivain. C'est aussi rechercher la cohérence de l'être. Dans le cas présent, le narrateur essaie de se définir pour sa dernière compagne, Luz, comédienne qui fait l'éloge de la lenteur. Celle-ci n'intervient qu'épisodiquement, à partir de la seconde moitié du livre. Elle ne saura jamais que deux types coexistent en lui : le premier veut mourir, le second désire poursuivre le voyage.

Il lui conte son enfance : la ville d'avant l'indépendance de la Tunisie et les gens divisés entre le monde extérieur de l'imam et celui, clos, de la mère. Puis l'adolescence : les premiers émois féminins avec les filles élevées dans la terreur du mâle. Le mariage avec Besma supposé acquis, ainsi que la naissance de deux enfants. Les cours à la faculté ou le pouvoir de la parole, la possibilité de mettre en mots le monde, celle d'inventer le personnage de Luz dans lequel l'imaginaire prend corps.

Des êtres humains véritables, magnifiques et tragiques, un don d'observation inégalé, une écriture de liane : c'est *Chronique d'un décalage* de **Azza Filali**²⁶. Samia, la narratrice, quarante ans, enseignante d'histoire à la faculté des lettres de Tunis (le mouvement de libération nationale entre les deux guerres), se pique d'écrire un roman. Elle voudrait suivre l'évolution de Zohra, une femme qui devient folle. Lamine, son patron de thèse, spécialiste du punique, l'encourage pourtant à persévérer dans la recherche. Il lui confie même un dossier qu'il ne peut achever : il s'agit, à travers des documents inédits, de rendre justice au syndicaliste Ferhat Hached. Mais, constatant que Lamine est passé à côté de sa vie, Samia ne veut pas faire carrière. L'université est une pépinière de cendres. Son véritable univers, c'est la rue.

Samia a été adoptée à l'âge de seize ans par son oncle Slah. Musicien hors pair, grand amateur de roses, il communique à sa nièce ses préférences. Il a vécu un amour fou avec Natalia, une chanteuse italienne. Mais il a dû épouser une Tunisienne dont il vit séparé. Avant de mourir, il confie à son serviteur une enveloppe avec les

²⁶ Tunis, Mim, 2005, 206 p.

lettres que Natalia lui avait envoyées, à charge pour lui de la remettre à Samia.

Tahar, le mari de Samia, travaille à la STOATES. On ne saura jamais ce qu'on vend dans cette société, mais Tahar y gravit les échelons pas à pas. Il ne vit que pour le travail. Trois fois, au moins, il trouve du travail pour son épouse, mais elle renonce au bout de quelque temps. Comme ils n'ont pas d'enfant, Tahar envisage de vendre la maison et d'acheter un appartement plus adapté. Il arrange tout sans consulter Samia. C'est la goutte d'eau qui fait déborder le vase et Samia demande le divorce. En effet, Tahar ne lui a jamais fait de mal, jamais non plus fait de bien.

Une autre intrigue se greffe sur cette histoire ordinaire. À l'aéroport de Paris, Samia rencontre Donia, violoncelliste tunisienne qui vit depuis huit ans à l'étranger et qui lui confie une grande enveloppe pour Kamel Bacha. C'est un archéologue spécialiste des ères glaciaires. Pas facile de le trouver celui-là. D'abord, il a déménagé. Puis il est en déplacement en Libye. Samia finit par le rencontrer et lui remettre la fameuse enveloppe dont il semble faire peu de cas. Il lui propose de rédiger une étude historique sur la ville romaine de Chemtou.

Et la mère de Tahar qui leur a refusé le droit d'adopter un enfant, les sœurs de Samia et de Tahar, dont émanent des effluves de mort lente, et surtout Fethi, l'inclassable, diplômé chômeur qui exerce tous les métiers, en particulier celui d'entremetteur, et avec qui Samia aura une aventure éphémère avant qu'il ne parte à Amsterdam.

Et Zohra, alors, le personnage principal du roman en train de s'écrire ? Belle (mais sa beauté ne sert à rien, elle est peut-être même insupportable), libre, divorcée, ayant accompli des études de droit, gestionnaire du service crédit dans une banque, trente quatre ans, elle reconnaît les gens à l'odeur et se voit morte, tous les jours, à la même heure. En vain, elle a changé à plusieurs reprises de psychiatre. Sa compétence, c'est de sentir les presque morts, par exemple ceux qui n'ont pas d'odeur, ou de découvrir ceux qui sont capables d'amener à la mort. Internée à plusieurs reprises, elle s'échappe et traverse ainsi une existence originale. Pendant quelque temps, elle vit chez une prostituée, mais ce n'est pas son genre. À la fin du livre, Zohra vient à la rencontre de Samia qui échange des propos avec elle. Seraient-elles folles toutes les deux ?

Zohra est le double de Samia. La fiction du roman à écrire permet à l'écrivaine de présenter plusieurs facettes de ce personnage, d'en rendre les événements et les attitudes cohérents. Un livre attachant, bien écrit, comme si la langue était traitée à coups de scalpel. Reste une question lancinante : comment une femme peut-elle si facilement devenir folle aujourd'hui en Tunisie ?

*Le sablier*²⁷, de **Sofia Guellaty**, est un bistrot parisien où, chaque nuit, une jeune fille vient contempler un vieil écrivain qui met la vie en mots. Chaque soir, il lui laisse un bref message tournant autour du thème de l'attente : ainsi pendant onze petits chapitres. Elle ressent l'angoisse de grandir, se sent humiliée d'avoir accompli un si petit parcours, ne comprend rien à la vie. Elle est hors contexte, comme les marginaux qu'elle rencontre : la Josette, Lindberg, l'étudiant maoïste, Soraya la prostituée indépendante, le pianiste. Mais le passage vespéral du vieux change quelque chose dans l'existence de la fille. Le temps du roman, elle travaille vaguement comme secrétaire d'un régisseur de cinéma. À la fin, l'auteur a l'impression qu'elle lui appartient, parfois.

Pendant le passage du Protectorat français à l'Indépendance tunisienne, certains personnages ont sur tirer leur épingle du jeu. Il fallait des principes et de l'habileté. Tel fut le cas du *Cheikh Messaoud*²⁸ campé dans un roman historique par **Mohamed Lazghab**. Le héros, né en 1881, a été cheikh de Ghomrassen de 1927 à 1960, date de sa mort. Malgré l'autorité coloniale intraitable et la forte pression tribale, il a su soutenir les activités des nationalistes. Le livre couvre la période de 1943 à 1954. Au milieu de la description de l'existence et des coutumes du village, le cheikh manœuvre avec habileté entre les forces antagonistes. En même temps, il n'oublie pas d'assouvir sa passion pour les femmes, ayant été marié sept fois. Le roman n'est pas exempt d'incohérences et de fautes de grammaire.

²⁷ Paris, Joëlle Losfeld, 2006, 106 p.

²⁸ Tunis, Atlas éditions, 2006, 368 p.

Corpus 2006

Romans en arabe

- Arbaoui Cherifa, *al-Khatw al-tâ' ih*,
 Belhaj Nasr Abdelkader, *Jinân bint al-rayy*, Tunis, s. éd., s. d., 204 p.
 Ben Hajla Moaouia, *Qâhirû l-jahl*, Hammam Lif, s. éd., 196 p.
 Ben Hamed Zouheir, *Tâj al-'amûd*, Tunis, Dâr al-janûb, 151 p.
 Bey Moezz, *al-Nammâm*, Sfax, Dunyâ, 2005, 117 p.
 Boubaker Messaouda, Tunis, *Jumân wa `anbar*, Sahar, 207 p.
 Brahem Abdelouahad, *Taghrîbat Ahmad al-hajari*, Köln, al-Jamal, 315 p.
 Damdoum Salem, *al-Muttahamûn*, Sfax, `Alâ' al-dîn, 160 p.
 Fejari Mokhtar, *Saharica wa l-dhâkira l-mufakkhakha*, Tunis, s. éd., 110 p.
 Fendri Naji, *Min firâq ghazâlî*, Sfax, Dunyâ, 2005, 91 p.
 Gasmî Hafidha, *Sakhrat al-raqîm*, Tunis, Sahar, 83 p.
 Hizi Mohamed, *Sahîl al-fawât*, s.v., s. éd., 2005, s. p. [163 p.]
 Jedidi Mourad, *Mûfad al-janûb*, Sousse, s. éd., 2005, 257 p.
 Joumni Karim Kendi, *Nachr al-ghasil*, Tunis, Dâr al-Ûdîsa, 92 p.
 Krifi Mohsen, *Kassâf*, Tunis, s. éd., 2005, 128 p.
 Mahfoudh Hafedh, *Hûriya*, Tunis, Atlasyya, 2005, 154 p.
 Mokhtar Amal, *Maestro*, Tunis, Sahar, 151 p.
 Nekhili Amal, *Tarânîm al-bardî l-qadîm*, Tunis, Dâr al-janûb, 2005, 191 p.
 Riahi Kamal, *al-Michrat*, Tunis, Dâr al-janûb, 177 p.
 Sahli Chafîqa, *Sâ`ât ma`a-hu*, Tunis, al-Akhillâ', 2005, 80 p.
 Yangui Salma, *Sarâb wa dhubâb*, Sfax, s. éd., 2005, 110 p.
 Zaïbi Mahfoudh, *Alîf lâ chay'a `alay-hi*,
 Zioud Manoubi, *Ifrit al-qâ' id `Ayyâd*,

Romans en français

- Abassi Ali Toumi, *Erratiques*, Tunis, Sahar, 207 p.
 Azzabi Tijani, *Abdou, un boulevard dans l'impasse...*, Hammam-Lif, Communiqué i, 214 p.
 Bécheur Ali, *Le paradis des femmes*, Tunis, Elyzad, 299 p.
 Ben Salah Rafik, *La mort du Sid*, Lausanne, L'Âge d'Homme.
 Bouchiba Slaheddine, *Pinte de bonheur dans la grisaille*, Tunis, s. éd., 328 p.
 Bourial Hatem, *Moi aussi je me souviens*, Tunis, La Nef, 45 p.
 Filali Azza, *Chronique d'un décalage*, Tunis, mim, 2005, 206 p.
 Guellaty Sophie, *Le sablier*, Paris, Joëlle Losfeld, 106 p.
 Ichaoui Noureddine, *Le testament du roi serpent*,
 Lazghab Mohamed, *Cheikh Messaoud*, Tunis, Atlas éditions, 368 p.

Jean FONTAINE